

KI Hyong-do

traduit et présenté par KIM Hee-kyoon
avec la collaboration de Claude Mouchard

KI Hyong-do est né à Yon-pyong, dans la région de Kyong-ki Do, en 1960. Il a fait des études de politique et de diplomatie à l'université Yonsei. À partir de 1984, il entre au journal *Chung-ang Ilbo*, où il travaille aux services de culture et de politique. En 1985, son poème intitulé « Brouillard » obtient un prix au concours du Nouvel An organisé par le journal *Dong-A Ilbo*, et c'est ainsi que commence sa carrière littéraire. Mais il meurt en mars 1989, à la fleur de l'âge, après avoir publié des œuvres d'une grande originalité et d'une extrême puissance.

Dans son recueil de poèmes *La feuille noire dans la bouche*, qui fut à la fois le premier et le dernier, il a exprimé, sous forme de souvenirs, l'horreur et la violence qui ont dominé sa vie. Dans l'œuvre, le grand critique Kim Yon (dans une étude que nous donnons ici à la suite des poèmes de Ki) a pu voir du « réalisme grotesque ». On y découvre en effet une enfance angoissante et des souvenirs de situations absurdes, mais enveloppés dans l'espace d'une poésie aussi tendre et douce qu'étrange ou tragique.

NOTE DE L'AUTEUR (novembre 1988)

Il y eut un temps où j'étais incapable d'écrire durablement. Il faisait mauvais temps sur cette terre, et je ne pouvais le supporter. Il y avait aussi, à cette époque, les rues, et les voitures qui y passaient. En automne, je prenais un café à la sortie du bureau, et parfois je voyais des amis sur l'avenue Jong Ro, là où il neigeait. Mais je ne pouvais pas écrire de poèmes. La plupart des mots que je voulais dire se dispersaient sans trouver de forme, dans l'air. J'ai compris, alors, que le sentiment d'incapacité qui m'empêchait d'écrire pouvait être mon pire ennemi, ou, au moins, celui de mon corps.

Il neigeait beaucoup, alors. La neige qui tombait du haut du ciel s'écrasait avec violence contre terre. Mais la terre n'accueillait pas cette neige. L'averse de neige qui paraissait sur le point de toucher terre était repoussée par un vent violent et s'envolait de nouveau dans l'air. Nulle part la neige n'était acceptée, ni par le ciel, ni par la terre.

Mais je sais qu'un jour, ces flocons de neige nocturne, si solitaires, se poseront sur la terre. Je crois que, lorsque le vent s'arrêtera et que la sauvage nuit glacée se retirera, la neige pénétrera, en larmes, dans l'autre monde. Jusqu'à ce jour, nulle mort ne pourra atteindre la neige.

La tombe du vignoble 1

À l'automne de cette année qui, désertée, fut en ruines avant même que ne s'en aille l'été, le maître était parti, il était absent. Dans le paysage où, chaque soir, l'ombre d'un homme apparaissait et disparaissait brièvement aux crêtes du vignoble dans l'immense éclairage, ma promenade d'homme à vue faible a commencé. Mon ami, j'ai vécu avec le silence tout au long de cet automne. Je me souviens encore des croyances vaines qui m'accompagnaient alors, et des appels de petits chocs derrière ces croyances. Pourquoi ne le savais-je pas à ce moment ? Pourquoi avais-je si peur de ces religions obscures et légères qui ne devaient m'être ni espoir ni mort ? Sur chacun de mes pas assoiffés, quand les raisins noirs tombaient sans but, toujours je levais la tête et regardais longuement venir d'un vol, je ne savais d'où, les descendants d'une feuille inconnue qui faisaient se lever une fumée blanche en plein champ. Les ténèbres n'ont jamais choisi pour mettre leurs pas que les ombres des vivants, elles sont venues jusqu'à la clôture en bois du vignoble, et alors j'ai attendu le maître en ne faisant plus de mon esprit que ruines. Mais l'attente, puisqu'elle ressemble à un pardon, épuise toujours le corps. Lorsque, sans pouvoir faire autrement, je persuadais mes pieds fatigués de faire quelques mouvements, je rencontrais, comme d'habitude, des désordres bizarres, mais, mon ami, il ne me restait déjà plus de larmes à verser. Et, un jour, dans la nuit où un grain de raisin dans mon vignoble familial tomba avec un frémissement bleu, et où je gisais comme une goutte de bougie, les ténèbres, autant que l'espoir silencieux, furent pour moi un obstacle. Je me souviens. À l'automne de cette année, où le maître était parti, où il était absent, lorsque les souvenirs furent utilisés avec négligence, comme quelques assiettes, je brûlais d'une main tremblante de courtes bougies. Ainsi s'en allait l'automne. Et quand les réminiscences aux rares feuilles perdirent aussi leur force, très lentement, mon ami, j'ai rencontré un ciel surprenant où dérivait des milliers de feuilles de vigne desséchées. Comme le soleil économise quand il le faut sa propre lumière, moi aussi, je me suis mis à protéger mon esprit fatigué en l'arrondissant dans cet automne, alors la mort et moi sommes devenus les rêves qui dominent chacun de nous. Finalement, je n'ai pu quitter le vignoble. Il n'y avait rien qui y bougeât, mais j'y transformai tout. Donc, un jour, rencontrant le regard affreux d'un homme qui entra sans bruit en soulevant, du dos, la corde de paille, ah, je me suis, à chaque fois qu'il m'appelait maître, détourné précipitamment, et j'ai fermé mes yeux enténébrés. Le vignoble, dont les feuilles sont retournées à la terre avant que ne s'en aille l'été, le misérable automne de cette année-là et ses joies vides, je les écris maintenant, mon ami.

Le vieux livre

Ce que j'ai vécu

est presque miraculeux.

Après tout ce temps dans un monde humide et sombre
où s'épanouit la moisissure en un ordre que personne ne voit

et dans un espoir parfaitement vide,
comment pourrais-je prévoir ma vie entière?

D'autres, avec si peu de contenu,
jettent un coup d'œil hâtif sur chacun de leurs usages
et même y insèrent des marques.

D'autres encore disent qu'ils ont vécu
trop facilement. Le fait est qu'on a besoin d'un souvenir

plus épais. L'épaisseur serait-elle un problème
pour la perfection? J'ai été, dans ma vie, plusieurs fois déplacé
mais jamais je n'ai pensé à la mort. Dans ma carrière,
il n'y eut que la naissance, car
la honte est mon caractère,
et l'avenir est mon passé,
et j'existe pour cela. À quel point le courage est-il irresponsable? Voici

que tous ceux qui m'ont vu ne serait-ce qu'une fois
m'ont quitté, et dans mon âme
presque tout est page noire. Qui alors
m'ouvrira? Mais eux, dès lors, n'ont pas à discuter de la fausseté.
Fausseté et vérité doivent rêver
d'une seule fin. Cela
peut n'être qu'une seule ligne.

Je ne crois pas au miracle.

Village des mines fermées

Je ne pouvais pas reculer si facilement.
À quelques éclats de fronts mouillés nous avons deviné
qu'il restait quelque chose à défendre dans ce lieu.
La nuit avait tenté de nous égarer dans du charbon de silence traînant,
mais, tisonnant la pluie de nos lanternes,
nous pouvions toujours trouver deux ou trois couteaux d'argent
et puis le temps, qui avait dépoussiéré l'eau de la pluie,
approchait en agitant un vent de famine.
Ricanant nous percions d'une trouée de feu empourprée
la lumière floue des ténèbres qui ne laissait pas facilement voir son vide.

Essuyant quelques gouttes d'eau sur sa tête enflammée
quelqu'un a chanté tout bas un chant de guerre. Comme en reprenant
quelqu'un a versé une pelletée d'antracite dans une fournaise
et a brisé quelques mesures de silence rouillé.
En plein sur nos fronts, la flamme a lancé
une foule de mots de passe mais
nul d'entre nous n'a ouvert les yeux.
Ondoyant dans l'ombre du wagon découvert qui brillait
ah, quelques yeux d'eau, écarquillés, s'accumulèrent, chatoyants,
et, de nouveau, disparurent.

Nous aussi étions jadis de belles braises.
Même la gare, dont ne restaient que des os blancs,
savait que le silence est une terreur bien plus sombre que les ténèbres.
Chaque fois que la tempête se levait au milieu du sommeil
profond et que nous nous ôtions de la sueur sèche, les reins d'un rail
tranchés net
se redressaient, blancs, cassant d'un côté le col des ténèbres.
Alors nous enfiliions les bretelles de la hotte
en nous brisant le front contre la falaise de la nuit.
Non qu'au début les chaudières nous aient manqué.
Le sifflet du temps tel du granit nous pressait
et l'aube puisait à la pelle des vagues solitaires dans un fourgon.
Après avoir déposé la flamme au plus profond de la terre,
nous nous sommes levés.
Des sciures humides comme de la nourriture crue nous regardaient.
Plongeant le tranchant de la pelle dans du charbon qu'allait aussitôt empor-
ter le vent
le moment était venu de puiser de cette pelle chacune de nos vies.

En nous redressant, lanternes à la main,
nous regardâmes nos fronts, silencieux, surpris du sang
qui y bouillonnait. Le désir ne nous permet pas d'être fatigués !
En sortant à pied de la gare
nous avons furtivement volé, sur nos dos éveillés, la flamme qui brûlait
sur le wagon découvert. Ah, en ce lieu,
il y avait encore des choses en attente.
Dans l'histoire du village des mines fermées
il y avait encore des choses à enflammer, pan, pan.

Octobre

1

Moi, devenu parfois ombre courte,
j'entre lentement
dans cette sombre forêt de midi
où les ombres dispersées
se rassemblent toutes.
L'automne ne met que de l'air rond et solide
sur ma paume vide facilement taciturne
et je ne fais que le toucher un instant.
Les arbres lâchant leurs petites feuilles
pensent toujours que c'est la fin, mais
déjà mon espoir n'était plus de cette sorte.

Quand il fait si sombre,
tous les souvenirs se font violents.
Poursuivi par les inévitables forces ténébreuses
je baisse un peu la mèche de mon silence,
je médite sur mon obscurité parmi les rayons du soleil vêtus
de noir, d'un noir comme le nombre des feuilles dans l'air,
et voici qu'arrivent de quelque part des fumées étirées
et qu'elles forment une colline floue.
C'est sous l'effet des soirs de ma jeunesse
surgissant sans oublier.

Il m'était arrivé que le désespoir fût le tout de ma vie
dont je ne connais pas même une partie
aujourd'hui, où j'ai oublié le contenu de ce désespoir.
Déjà accoutumées au goût de la terre les feuilles tombent confusément
près de ma pauvre cheville menacée.
Oh, que de fois les pensées affectueuses se rangent du côté de la mort !
Mais ce n'est pas la faute de cette forêt d'octobre
que j'aime.

2

La bougie à mon chevet n'est plus là au réveil.
Seule la bouteille vide en habit blanc et dur
me regarde d'un air absent.

La maison du vent

– Gravure d'hiver 1 –

À chaque solstice d'hiver, la nuit, dans mon enfance, quand le vent caressait le calfeutrage, ma mère épluchait pour moi, avec un couteau mal aiguisé, une rave toute bleue en prenant ma tête sur ses genoux. Maman, j'ai peur de ces sanglots, et même de toi. Écoute, ce sont des bruits qui résonnent en toi. Quand tu seras grand, il te faudra pleurer bien plus fort pour te souvenir de cet hiver. Jusqu'à ce qu'après minuit, le givre vînt à tomber sur la cour comme du métal argentin, ma mère caressait mon ventre pareil à une feuille de papier de ses mains desséchées. Fort, le souffle du vent qui tournait lentement le dos après avoir broyé une poignée de feuilles de chou séchées sous l'avant-toit. Nuit où plusieurs dizaines d'haleines flottantes emplissaient la chambre autour de la lampe à pétrole, que font-ils, où, aujourd'hui, le petit garçon et sa mère de cette nuit-là ?

Neige fondue

Neige fondue ça et là au bon moment.

Il y a des mains raidies dans des poches de manteau.

Cette abondante chute de neige marchant d'un pas lourd
va errer entre des types et des bâtiments
que je n'avais jusqu'alors jamais vus.

Sur la route enneigée tombe une enveloppe rectangulaire contenant
des dossiers, et moi, courbant à demi le dos,

je pense : en sortant de l'Université, j'étais plein de résolutions.

Tombe la neige fondue, rien d'inquiétant pour vous, mes jambes
capricieuses !

Il m'est arrivé de lire ce genre de retour dans un roman.

Les souvenirs qu'à plusieurs reprises j'ai fait revenir
s'écrasent sous les semelles des souliers et

un camion vide allumé reste immobile dans la ruelle sombre.

Des hommes ivres s'effondrent et je me souviens d'un jour
dans mon enfance où toute la journée j'avais été en bus
dans l'éparpillement de la neige fondue.

Les gens se rassemblent autour d'un mur blanc vétuste et ôtent la
neige à la main.

De la neige fondue tombe à verse, les larmes coulent soudainement,
malheureux que je suis.

Ce n'était pas ça, j'ai eu ma part des expériences de la vie, de neige
fondue.

Ma force, c'est la jalousie

Après si longtemps, dans l'avenir,

les feuilles du livre impuissant lâcheront cette feuille :

« Alors, mon cœur a bâti trop d'usines,

il y avait absurdement tant de choses à écrire.

J'ai hésité, en l'air, sans fatigue,

comme un chien court lentement sous les nuages.

N'ayant rien d'autre que le soupir,

Aujourd'hui, j'ai merveilleusement compté les jours que j'ai vécus,

laissant ma jeunesse distraite dans chaque rue du soir

et personne n'a eu peur de moi,
aussi mon espoir n'avait-il de contenu que la jalousie. »
Et c'est d'abord pourquoi je laisse ici un petit mot.
Ma vie a erré comme une folle à la recherche de l'amour
mais elle ne s'est jamais aimée elle-même.

Chant triste 2

– Lune rouge –

1.

Toi, te retiendrais-tu, de quelle force qui me reste
pour nous séparer ?
Toi, les nageoires sans nombre de la lune tombent de la manche
d'un costume que d'un lacet en X nous serrons étroitement.
Qui va partir est parti. Tu disais brièvement
que tu allais partir au paradis, bravement, comme on joue aux échecs. Lune
d'un monde céleste.

2.

Tu t'es détournée, vite, et je suis rentré
revêtir la tristesse que je m'étais préparée. La pensée ne peut
s'accrocher à aucun des milliers de mâts du souvenir,
elle erre en haillons très bas au-dessous du monde.
Ah, brouillard à chaque balustrade.
La rue où légèrement s'enroule la langue fine d'un coup de sifflet
s'assombrit trop facilement.
L'alerte à la tempête flotte comme un tract dans mon imagination
ou dans le manteau de pénibles sentiments
et l'on entend quelque part le bruit, tch, tch, d'un nœud qui se défait.
De toute façon, j'étais déjà seul avant de partir. Mais

pourquoi as-tu dit « paradis » ? Le lieu d'exil
vers où tu partais était toujours vert et profond. Chambre sonore

où les sons éclatent lourdement dans un entassement qui brûle.
Alors, dans la cité, quand je m'écartais, pareil au reflux,
pour éviter les éclairs lumineux d'une sirène,
j'ai frissonné d'horreur à seulement regarder l'ombre
qui devant moi, tressautant comme un élastique, fuyait.
Ce qui tremble, c'est ma faible conscience titubant
entre sommeil et sonnerie. C'est un rêve
d'herborisation et notre pâle enfance
qui pousse un cri dans les pages d'un livre.
L'été était chaud et humide pour tout le monde.

3.

Au revoir, toi qui me proposais une poignée de main
toujours de tes mains desséchées
Toi qui vivras en faisant des rêves héroïques
quelque part dans le monde qui siffle toute la nuit.
Au revoir, lune qui, comme un morceau de tissu,
trempais entièrement mon dos que rougissaient et amaigrissaient les
médicaments.
Nuit d'été, dans ma jeunesse, où s'est cassée l'aiguille des secondes.
Lorsque je suis sorti d'une ruelle,
en avançant le temps, où allaient-ils les hommes
qui marchaient en portant des thermomètres dans leurs bouches ?
(pour rattraper leur rêve) Ah bon ? Qui ? (il n'existe pas de rêves pareils)
Vers où, tout le monde ? Au paradis.

Le monde se remet en ordre plein d'odeur de crésol.
Nous étions tous magnifiquement seuls. Vivre, qui que
l'on soit, vivre !
Le souffle court et en se fiant au souffle du temps
lointain au-dedans de soi. En croyant au paradis
ou en en doutant. En échappant à l'été dialectique, la cité.

Expérience d'une chambre éternellement fermée

par KIM Hyon

Traduit par HAN Shin-Hee

Vivre, qui que l'on soit, vivre

Un article d'un paragraphe, dont j'ai cru que c'était un mensonge, ou plutôt une hallucination, dans un coin d'un journal du soir sur lequel je jetais un regard négligent, m'a appris, sur un ton indifférent, et non pas sur le ton triste du « Chant pour la sœur morte », la mort d'un poète. Ma première réaction a donc été d'incrédulité (pas possible !), et de ne voir là que mensonge ou hallucination. Je n'avais jamais eu de relation personnelle avec ce poète. Nos rapports avaient toujours été officiels, mais, au fond de ce personnage plutôt agréable au public, je pressentais que, par ses poèmes, quelque chose était voilé, un néant offensif, l'agressivité du néant. Il est mort brutalement. La mort, aussi bien que la vieillesse et la souffrance, est un phénomène que le corps humain subit inévitablement. Plutôt qu'un phénomène, c'est une catégorie de l'existence. La mort soustrait un corps aux yeux des hommes qui gardent le souvenir du corps humain disparu et le rend invisible à jamais. Ce corps existe, dans l'esprit des gens qui s'en souviennent, comme une hallucination, comme une ombre. Ce corps est absent, puisqu'il n'est pas là réellement, mais il est présent du fait qu'il est vivant dans la tête des hommes. Même si cela a l'air d'un jeu de mots, le corps d'un mort est à la fois existence absente et absence existante. Mais lorsque ceux qui se souviennent de lui disparaîtront, le mort mourra de nouveau. Je crains le moment où personne ne se souviendra plus de lui, ni par sa photo, ni par un portrait. Alors il entrera dans le monde de l'absence. De cet univers du néant il ne pourra jamais ressusciter. Cette disparition totale est peut-être, en fait, l'énergie qui soutient le monde. Sous l'effet de cette peur, de cet effroi, les hommes cherchent le moyen de faire qu'on se souvienne d'eux éternellement. Le moyen le plus facile est de former ceux qui pourront faire des offrandes au mort pour le commémorer... Mais Ki Hyung-do n'avait pas d'enfants. Il est mort dans une solitude totale. C'est à nous d'empêcher, tant que ceux qui se souviennent de lui sont en vie, qu'il ne sombre dans une disparition totale. À moins qu'il ne soit plus juste de le faire disparaître entièrement. S'il disparaissait complètement, il serait libre de toute convocation par l'histoire, et il pourrait entrer dans le hasard. Mais, pour ce faire, nous devrions brûler entièrement tous les écrits qu'il a laissés, comme Kafka l'avait demandé. Nous devrions faire disparaître non seulement ses écrits, mais aussi toutes les pages où ses écrits ont été repris – et ce serait peut-être souhaitable, mais c'est un rêve irréalisable. S'il en est ainsi, il vaut mieux le sauver. Si on rassemble ses poèmes pour les mettre à la disposition des gens, si on les fait lire de manière qu'on se souvienne de lui, alors, même si son corps a disparu, il ne peut mourir. Plus nombreux seront les humains que ses poèmes atteindront, plus vite il ressuscitera, et mieux il sera possible, même à ceux qui ne le connaissaient pas physiquement, de l'imaginer. Quant à moi, je rassemble ses poèmes et, pour eux, j'allume un feu. Je hume l'encens qui brûle pour célébrer le défunt apparaissant en son nouveau corps. Je suis un chaman..., non, en fait, je suis un critique littéraire qui garde de précieux souvenirs de lui, et qui désire les conserver.

Le bon poète est celui qui est capable de revenir sur sa blessure intérieure et de l'analyser, de façon à lui donner une portée générale. Mais la plupart des poètes, soit en exagérant leurs blessures, soit en s'acharnant à les cacher, ne peuvent pas ôter, finalement, selon l'expression de Ki Hyung-do, « le manteau de l'abstraite ou pesante sentimentalité ». Et c'est chose laide à voir. Car c'est une attitude immature. Quelle était la blessure de Ki Hyung-do ? La blessure de son enfance fut la pauvreté, et celle de sa jeunesse fut la séparation. Le poème intitulé « Famille dangereuse 1969 » enveloppe sa blessure intérieure, personnelle, en termes lyriques, autrement sur le ton d'un souvenir dépourvu de tout sentiment de haine.

D'après ce poème, « quand il avait dix ans », son père fut frappé de troubles nerveux, sans doute du fait d'un échec dans ses affaires. « Après cet échec, mon père n'a fait que pêcher pendant trois ans ». Comme le père était tombé malade, la mère cultivait du soja, et la soeur devint ouvrière. Dans ces difficultés financières, la seconde soeur, par-dessus un « sous-vêtement rouge comme une amarante morte », porte un pull, tandis que lui n'a jamais qu'un blouson en haillons. Leur nourriture devait souvent être faite de nouilles, si on en croit les vers : « Mère dit, en versant des nouilles plein l'écuelle en cuivre », « Ah, l'obscurité se défaisant comme des nouilles au couteau ». Les nouilles sont profondément présentes en lui. Et c'est seulement du point de vue de la faim qu'on peut deviner pourquoi les étoiles du ciel sont vues comme du « riz sauté ». Le père, vu dans ce cadre, est toujours un « père pauvre », un « père misérable », et la mère apparaît en péril (il le dit dans un poème, non, il pousse un cri : « Vent féroce. Je crois savoir maintenant d'où tu souffles. Oh, alors pourquoi ma mère, tout en sang, que j'ai vu descendre de la colline dans un vent tout barbu, paraissait-elle aussi menacée qu'un mince bâton de verre ». Le vent est celui qui provoque la maladie, et, tout barbu, il est l'image du père, ainsi que la tige de soja. Le bâton en verre est une image qui évoque la tige du soja. Non, en fait, ce n'est pas aussi simple. Dans le vent barbu est incluse l'image des cheveux du père et de la mère qui s'agitent. En sang ? N'est-ce pas là la vie difficile ?). C'est dans cet univers de pauvreté qu'il a vécu sa première blessure : « Maître, ne me rendez pas visite. Ma maison se trouve trop loin. Mais, tout de même, tu es le chef de classe. Il n'y a personne à la maison, que mon père, dans la journée. Au retour de l'école, en longeant l'étang, je n'arrêtais pas de penser à ma place de premier sur le bulletin mensuel dans mon cartable. Au bord de la rizière, d'innombrables oeilletons chinois étaient en fleur. Dire qu'ils ont tous une semence... Comment de petites semences deviennent-elles de grandes fleurs. J'ai dormi, planté dans la prairie. Ce soir-là, la seconde soeur est rentrée tard. Comment va père ? Le corps de ma soeur sentait l'essence. Est-ce que tu comptes distribuer cent journaux avec ton cartable et sans vélo ? Dès que l'on a ouvert la porte, quelques arbres, soulevés par le vent dans l'obscurité, se sont gonflés comme un immense pain. Jamais, depuis ce jour-là, je n'ai dit que j'avais fait du bulletin un bateau pour le lâcher sur le ruisseau. » Il était chef de classe, et à l'examen mensuel, il avait obtenu la première place. Mais à la maison, il ne pouvait s'en vanter à personne. La soeur est à l'usine, le père est au lit, et la mère est partie vendre des sojas. Il veut, lui, distribuer des journaux. Après avoir persuadé son professeur de ne pas venir chez lui, et après avoir dormi « planté » (comme une fleur dans un vase !), au retour, il fait de son bulletin un bateau et le lâche sur le ruisseau. (Cette expérience plus tard engendra de nombreuses images telles que : « Des phrases illisibles flottent sur l'eau / Je ne bouge plus. ») À la suite de cette expérience, il tombe dans un état où le bruit du vent suffit à lui faire peur. Est-ce une maladie ? Ce ne doit pas en être une. Car il en parle clairement,

sans rien exagérer ni rien cacher. « À chaque solstice d’hiver, la nuit, dans mon enfance, quand le vent caressait le calfeutrage, ma mère épluchait pour moi une rave toute bleue en prenant ma tête sur ses genoux. Maman, j’ai peur de ces sanglots. Ecoute, ce sont des bruits qui résonnent en toi. Quand tu seras grand, il te faudra pleurer bien fort pour te souvenir de cet hiver. » Ce qui lui fait vraiment peur, ce n’est pas le vent, c’est le père, c’est la mère. La mère le sait bien. Aussi lui dit-elle que ce dont il a peur, c’est le sanglot qui retentit en lui. Je sais. Quand tu seras plus âgé, tu pleureras encore plus fort. Sa mère avait raison. Il compose ses poèmes avec ses cris, et il les fait écouter à tout le monde. Pour pleurer plus fort, il s’exile à l’endroit qu’il a nommé « lieu d’exil intérieur ». Cela ressemble à ce que les allemands ont appelé « exil à l’intérieur », et presque à ce que le romancier Choi In-hoon a appelé « exil vers l’intérieur ». Ce à quoi il s’occupe dans son exil, c’est la lecture. C’est aussi ce à quoi il s’est continuellement adonné durant sa courte vie : « ... sur les escaliers de pierre / J’ai lu Platon. À chaque fois, un coup de feu retentissait. » C’était des lectures vastes, variées, profondes.

Pour m’en tenir aux poèmes, il y a chez lui des traces de Benn, de Rilke, Char, Celan, Jong Hyon-jong, Hwang Tong-kyu, Oh Kyu-won, Ko un... En lisant, comme sa mère l’a voulu, « pour se souvenir de cet hiver, il crie plus fort ». Un des échos de son sanglot s’entend dans le poème « Le souci de la mère ». Même si c’est un enfant affamé qui attend sa mère partie vendre des sojas, l’expression y est lyrique. Est-ce parce que cet univers ressemble à celui d’une vieille histoire ? Son poème, en tout cas, est beau. La beauté est bien sûr, dans le regard du poète qui se remémore tendrement sa mère en péril.

Mère, partie au marché
 Avec trente bottes de raves sur la tête,
 ne rentre pas, depuis longtemps le soleil s’est flétri.
 Oublié dans la chambre comme du riz refroidi,
 si longtemps que je mette à faire mes devoirs
 Maman ne rentre pas, je n’entends pas le bruit de ses pas pareil
 à un froissement de feuilles de choux, de peur et d’obscurité,
 au bruit silencieux de la pluie par la fissure de la fenêtre.
 Il était une fois où je pleurais seul couché par terre,
 cette époque me fait pleurer même aujourd’hui
 la partie la moins bien chauffée de ma jeunesse.

L’univers de sa pauvreté est donc plein de son père misérable avec sa maladie incurable, de la mère fragilisée, se battant pour survivre, des enfants « oublié(s) comme du riz refroidi », et qui « pleure(nt) seul(s) couché(s) par terre », ignorés des parents et des autres enfants, et puis de leur faim (les images récurrentes de la nourriture dans ces poèmes !) Ce qui à cette époque lui venait comme peur et souffrance, lui revint, une fois adulte, comme d’attachants souvenirs. Le fait qu’à l’égard de ce monde il éprouve de la nostalgie plutôt que de la répulsion en suspend le caractère pessimiste, mais pour autant les traces de pessimisme ne disparaissent pas complètement. La chambre vide, le sentiment d’abandon, la solitude..., tout cela reste enraciné au fond de lui.

La blessure de son enfance et de son adolescence avait été la pauvreté ; celle de sa jeunesse – « sobrement triste », tel est le sentiment qu’éprouve celui qui parle de la jeunesse de celui qui a « traversé » le monde – fut l’amour non accompli. Dans le poème intitulé « Jeu de feu », il dit courageusement :

J'ai vécu l'amour
comme une béquille.
Grande pleine lune,
je vivrai un amour magnifique cette année.

Veut-il dire qu'il vit en s'appuyant sur une béquille qui s'appelle amour ? Ou bien qu'il a maladroitement aimé ? Il dit aussitôt :

J'ai perdu mon amour dans ce lieu si encombré

À la lecture attentive de ce poème, dont le dernier vers est celui qu'on vient de lire, on devine qu'un jour d'hiver, il a perdu celle qu'il aimait, pour avoir commis l'erreur de croire pouvoir être intime avec elle dans un bar plein de monde. « Tout fut de ma faute/ mais d'être si proche m'avait rassuré / J'oublierai ce bar / Je fuirai si le souvenir m'en revient. »

Le souvenir de la rupture lui fait si mal qu'il veut fuir de toutes ses forces si jamais ce « souvenir revient ». Ainsi « c'est toute la mémoire qui est sans lieu où se reposer », « Aucune plaisanterie ne peut alléger son coeur lourd ». Dans un bar si encombré, il a perdu ce très grand amour. Enfermé dans sa petite chambre vide, « près du manteau ôté,... il pleure ». Mais cette expérience, par un étrange renversement, se métamorphose en l'acte d'enfermer l'amour dans une chambre vide. Celui qui a dit : « j'écris après la perte de mon amour »,

Au revoir, courtes nuits,
brouillards errants sur l'autre face de la fenêtre,
bougies qui ne saviez rien, au revoir
feuilles blanches en attente de la terreur,
larmes remplaçant l'hésitation,
au revoir, désirs qui n'êtes plus miens

celui-là, après avoir renoncé à tout droit d'un désir sien pour elle, « comme un aveugle... à tâtons ferme la porte ». Ce qui est enfermé, ce n'est pas, à notre surprise, lui-même, mais « son misérable amour ». Lui qui fut enfermé dans un endroit si encombré, de la même manière qu'il a enfermé le monde de la pauvreté dans son souvenir, c'est en écrivant le poème sur l'amour qu'il enferme l'amour dans cette chambre exigüe d'une maison vide où il avait été enfermé. Son amour n'est plus ce qui le fait pleurer, c'est un amour revécu par le souvenir. Il est déjà sorti de cette maison vide. Non, en fait, c'est parce qu'il n'y est plus que la maison se trouve vide. Ce qui est emprisonné dans cette maison vide ; ce sont les nuits courtes, les brouillards d'hiver errant sur l'autre face de la fenêtre, les bougies qui ne savaient rien, les feuilles blanches en attente de la terreur, les larmes remplaçant l'hésitation, les désirs qui ne sont plus les siens. Quiconque a les mêmes souvenirs peut vivre dans cette maison vide. Mais pour quiconque, à moins que le poète n'y entre, c'est une maison vide.

Mais la force de Ki Hyong-do comme poète n'émane pas de son expérience de la pauvreté et de la séparation (ce genre d'expérience ne lui est pas propre, beaucoup d'autres poètes l'ont faite et la font toujours), mais de ce qu'il a su tirer de son expérience esthétique significative. À cette esthétique, je voudrais donner le nom de réalisme grotesque. « Réalisme grotesque » ne veut pas dire qu'on écrit des poèmes pleins d'images

grotesques. Il s'agira plutôt de faire voir ce qui est difficile à voir dans la réalité, ce qui est monstrueux et négatif. Mais ce n'est pas exclusivement cela qui est montré. On peut aussi bien voir apparaître dans les poèmes de Ki Hyong do :

Un jour où le soleil jaune et dur
s'accroche au papier épais de l'air

où l'image compare le ciel à du papier épais et fait du soleil une chose jaune et dure.
Ou bien :

Les jeunes semblent solitaires comme de la sciure

où l'image fait voir l'incompatibilité des jeunes qui ont du mal à se mêler.
Ou encore :

L'air est une bouteille bleue, mais
il deviendra bientôt transparent, à la tombée de la nuit,
la terre, innombrables sont les passages circulaires et vides
qu'elle dissimule !

où l'impression est celle de dessins animés, mais avec des images qui accentuent l'isolement de l'individu, des images monstrueuses et parfois négatives.
On peut aussi trouver des images comme :

Le ciel se dresse comme une planche dure

ou bien :

Comme une pâte dure
qui ne peut voler
blottie dans l'ombre du rotin du parc

Ces images contribuent toutes à donner une impression de dureté, mais ce n'est pas pour autant que les poèmes sont grotesques. Ils le sont lorsque l'individu, dans ces images étranges, ou en arrière ou au-dessous d'elles, se montre incapable de communiquer avec autrui, lorsqu'il regarde alors la mort se développer en lui comme un cancer, et lorsque cette image tragique d'un individu enfermé – grotesque est dérivé de *grotta* qui signifie tombe¹ – se révèle être celle d'un cadavre dans la tombe. Le poète comprend tout d'abord que tous ses rêves sont détruits. La pauvreté et l'isolement constituent sans aucun doute son ineffaçable paysage d'arrière-plan. Ainsi dit-il que « des rêves inutiles devenus emballages de pain vides se recroquevillent sous les pieds ». « Regardez, dit-il encore, comme la foi est facile, elle est pareille à une promenade tranquille. De toute façon, si nous mourons, tout s'arrête, ce monde qu'il nous faut traverser, s'il s'engloutit, alors toutes les inquiétudes disparaissent. Mais comment ignorerais-je que subsisteraient encore, même après ma vie, les rêves cassés, les nuages de désillusion... » Rêves cassés, rêves désillusionnés nous font sentir que la vie est « comme un point d'insistance

1. *grotta* (italien) vient du latin *crypta* (Note du traducteur).

sur une phrase sans valeur¹». Un point sur une phrase sans valeur ! Interpénétration entre lecture et vie désorientée. Alors le poète pense qu'il est déjà vieux. Il ne lui reste que la mort. Mais en est-il bien ainsi ? Ne dit-il pas : « J'ai vécu en changeant d'endroit plusieurs fois mais jamais je n'ai pensé à la mort » ? En effet. De toutes ses forces, il essaie de vivre. Mais

Après tout ce temps, dans un monde humide et sombre
où s'épanouit la moisissure...

il ne sait comment vivre. Non seulement il ne le sait pas, mais il est continuellement en proie à la hantise de disparaître comme neige fondue : « De la neige fondue tombe à verse, les larmes coulent soudainement, malheureux que je suis. / Ce n'était pas ça, j'ai eu ma part des expériences de la vie, de neige fondue. » Cette remarquable conscience de soi, c'est celle de quelqu'un qui est particulièrement sensible et jeune, et qui a déjà trop vieilli. Il dit : « Et puis des arbres ont épanoui pleinement leurs feuilles larges et grandes/ pour déguiser leur intérieur délabré. / Où est-ce que je vais ? Sur cette route / où j'ai été emporté trop loin sans pouvoir jusqu'à présent revenir. » Alors « ne me cherchez pas ». Disant ces choses, il continue à écrire. Folle, sa passion d'écrire. Il écrit alors même qu'il sait que c'est une passion obscure : « À mes bagages d'angoisse gardiens de mon espoir j'écris / de rester tant qu'ils veulent dans ce corps misérable. / Toutes les routes confluent, je suis déjà vieux. » Au poète déjà vieux, il ne reste que la mort.

Le moi et la mort sont devenus le rêve qui domine chacun.

Seule la mort est un rêve intact pour le poète. Que serait le moi aux yeux d'un homme vieilli, enfermé en lui-même, n'ayant plus que la mort à regarder ? Suis-je un individu anonyme, ou bien un individu singulier ? Ce qui vaut, c'est d'être singulier. « J'ai voulu vivre tout autrement, n'en ai-je pas du moins le droit ? » Il mérite ce genre de droit. Mais il s'aperçoit, quant à lui, qu'« il ne se distingue en rien des autres ». Lorsqu'il dit que « dans le monde il n'y a personne qui soit pareil » et que « nous étions tous magnifiquement seuls », nous comprenons que cette différence et cette façon d'être seul sont aussi l'autre face de la ressemblance entre ceux qui sont singuliers et enfermés. C'est nous qui sommes magnifiquement seuls plutôt que je ne suis magnifiquement seul. « L'âme » de l'individu qui existe tout seul « est presque entièrement page noire. Qui m'ouvrira / alors » Cet individu est comme un livre illisible. (La pensée du poète revient toujours aux livres. Pour lui, monde, homme, tout n'est que livres. Il s'exile dans les livres lorsqu'il pleure dans une chambre vide. Que trouve-t-on dans ces livres ? N'est-ce pas seulement l'espoir vain et la mort ? Ah, les livres qu'il a lus sont tous tragiques et pessimistes !) Enfin tout ce qui intéresse – intéresse ? on ne peut pas employer ce mot, il vaudrait mieux dire : touche – un vieil homme qui n'a que la mort à regarder, c'est une chose de hasard (pas inévitable) comme « des nuages qui disparaissent d'eux-mêmes », c'est une chose instantanée (pas éternelle) comme « la neige fondue », c'est une chose brutalement survenue (pas prévisible, pas prédictible), c'est une chose fluente (pas fixe) comme « cette route où j'ai été emporté trop loin », c'est une chose « inutile »

1. Dans l'écriture coréenne, on peut insister sur un mot ou une phrase en les faisant surmonter d'un point.

(sans usage). L'homme est accessoire, il n'est pas essentiel. Celui qui dit se sentir accessoire sanglote en regardant son corps vieilli (ruiné).

Qu'est-ce qui l'a traîné jusqu'ici, il ne s'en souvient même plus.
C'est possible, en regardant ses jambes longues et fines enfoncées dans des souliers éculés,
il sanglote comme un animal, alors où s'en ira-t-il encore ?

Il a bien pu bouger, il n'a jamais été qu'accessoire, pourquoi bougerait-il encore ? La seule chose qu'il puisse, c'est se faire disparaître lui-même. Le réalisme de Ki Hyung-do, c'est d'exister par hasard, comme les nuages qui d'eux-mêmes disparaissent. Est-ce qu'un homme est né pour mourir ? N'est-il pas vrai qu'on ne peut rien trouver d'essentiel ni d'éternel dans un homme ? À notre surprise, ce jeune poète, qui est mort après avoir vécu tout seul, dit sans hésitation qu'il en est ainsi.

Cette étonnante vision du monde me fait frissonner. Le monde est comme une poubelle, et l'homme, selon l'expression de Beckett, serait-il l'excrément que va évacuer le flot de la chasse d'eau ? Qu'est-ce qui a fait dire, sans hésiter, à ce jeune poète : « je hais la vie » ? Le corps où reste quelque chose qui gêne, l'espoir qui n'existe que sous forme de souvenir, la famille pareille à une épingle tordue, les yeux desséchés à force de pleurs, et la douloureuse découverte qu'on a vécu une vie inutile..., tout cela est dans « Le désert sous l'eau », ainsi que son père qui a été frappé de paralysie. Je veux retenir ce poème comme l'exemple typique de son réalisme grotesque. Ce que je veux souligner concerne le poème « Le nuage mort », mais je trouve que, là, les traces des cicatrices personnelles du poète sont rendues abstraites, et plutôt déguisées.

Trois heures du matin, tout coule inondant la rue. Je suis bloqué.
La pluie de mousson se déverse sur l'immeuble vide.
Des phrases illisibles flottent sur l'eau
et je ne donne pas un signe de présence humaine.

Fenêtre, feuille verte du maïs pleut
du maïs sans coeur... Je dis ces mots tout doucement.
Un chien couvert de poussière de charbon
a abandonné sa maison dans la mousson de cette année.

Maison en plastique, les feuilles étaient abondantes et résolues
dans les flaques boueuses pleines de pluie mais
le silence de celui qui doute tant ne va nulle part.
L'immeuble illuminé dans la ville de la nuit est si froid.

Pluie de mousson, le visage de mon père coule vers moi.
Il ouvre un instant sa bouche collée contre la fenêtre,
j'ai vécu pour rien, je n'étais rien dans la vie.
Mon père s'efface petit à petit, son corps prend la place de la pluie.

Père, touché par la pluie, où sont-elles, mes solides résolutions ?
Fenêtre noire qui brille, la couleur blanche d'une chemise explose.
Je crie comme un fou, même le cauchemar ne peut inonder l'intérieur de cet immeuble.
Les eaux ont abandonné la maison ! Les eaux n'habitent pas dans mes yeux.

Pour me contenter de suivre les images, la pluie qui frappe la fenêtre de l'immeuble illuminé entre en relation avec les feuilles de maïs qu'il a vues dans son enfance, et elle se mêle au visage de son père. Mais ce qui est plus important du point de vue du réalisme grotesque, c'est, dans la phrase « les eaux ont abandonné la maison », l'opposition entre l'eau qui s'est résorbée après être tombée capricieusement en abandonnant sa maison et la maison elle-même, c'est l'opposition ingénieuse entre « j'ai vécu pour rien » et « je n'étais rien dans la vie ». Le poète est un esprit las, sans maison, il appartient à un temps désorienté, et son archétype est son père. J'ai vécu pour rien, non, je n'étais rien, après avoir vécu. Et voilà que le « moi », c'était mon père. Depuis cette découverte, je n'ai plus de larmes à verser.

Le sens du réalisme de Ki Hyung-do, ce n'est pas d'extraire de la réalité ce qui est poétique, ni de rendre beau ce qui est laid. C'est de montrer que le poétique est réalité et que la réalité est poétique. Ou plutôt il n'y a rien de poétique, il n'y a que la réalité. Tout cela, il l'a montré clairement. En ce sens, il n'est pas l'achimiste qui, avec de la boue, fait de l'or, mais il est un réaliste qui dit avec douleur que la boue, c'est la boue. Sa poésie n'est pas fondée sur l'opposition entre le poétique et le réel. Aussi ne rêve-t-il pas. À celui qui rêve, même si son rêve est cassé, il reste un espoir. Mais il ne rêve même pas un rêve cassé. Ce rêve cassé n'existe que sous la forme d'un souvenir et d'un regret qui dit qu'il y avait quelque chose, autrefois. En ce sens, ses poèmes ne visent pas un beau qui transformerait et dépasserait la réalité, mais ils visent le beau en tant que conscience de l'état où il vit – le sens de ce beau, c'est de ressembler à ce que le poète connaît. Tel individu singulier, qu'il connaissait depuis longtemps, le corps pourri et l'avenir sans désespoir, l'être pour rien. Tout cela ressemble à ce que le poète connaît. Pour lui, il n'y a rien de poétique. Ce qu'il connaît depuis longtemps, voilà le poétique et le beau. Mais comme il est pessimiste, ce beau, en fait !

La critique de la poétique de Ki Hyung-do peut être de plusieurs ordres. Le plus superficiel, c'est de dire que sa réalité est privée d'histoire, ou, plus précisément, de toute vision historique. En ce sens, le critique dira que sa poésie est décadente. Un pareil critique n'a pas tout à fait tort, mais il tend à critiquer pour critiquer. Ce critique néglige complètement le nouvel horizon que les poèmes de Ki Hyung-do ont ouvert, et sa critique se place sur un plan qui n'est pas celui des poèmes. Sa critique fait comme celui qui reprocherait, à quelqu'un dont le corps est affaibli et qui mange de la viande, de ne pas manger des légumes. Pour juger les faiblesses de ses poèmes, il faut d'abord se placer sur le même plan. Je pense que les poèmes de Ki Hyung-do représentent une vision extrêmement tragique de ce monde. C'est une vision étonnamment pessimiste. Peu de poètes auparavant ont exprimé un pessimisme comparable. Même si les poètes en général présentent une vision pessimiste, ils montrent aussi des traces d'une vision optimiste de l'avenir. C'est le cas de Lee Song-bok, et celui de Hwang Ji-woo. Mais dans les poèmes de Ki Hyung-do, on ne trouve pas de semblable vision. L'étonnant pessimisme de Ki Hyung-do est celui de Benn et de Celan (quel est le poète coréen qui a montré un pareil pessimisme ? Yi Sang ? Il n'a pas cette violence.) À mes yeux, le pessimisme de Ki Hyung-do a du moins deux issues. L'une est d'aller plus loin dans le pessimisme et de montrer la laideur de la finitude du corps avec violence. L'autre est de retourner positivement ce pessimisme et de le transformer en plaisanterie, en humour, en satire. La première issue est celle qui montre l'enfermement de l'individu singulier. La deuxième se moque de l'idéologie régnante qui dit que le manque de vision d'avenir est une fatalité humaine, en montrant au contraire que cette idéologie est artificielle, culturelle. La

première issue est celle de Villon et de Baudelaire. La seconde, celle de Rabelais et de Kim Ji-ha. Ki Hyung-do n'a choisi aucune de ces issues. À la bifurcation de ces deux voies, il s'est effondré, sans plus pouvoir se relever. Ces deux voies ont disparu. Comme il l'a chanté :

C'est trop tard.
Il n'y a plus personne.

Je crains que quelqu'un ne suive la route de Ki. Cette route est extrêmement angoissante. Rien qu'à y penser, « mon visage se tord ». J'espère que nul ne dira que je suis malheureux, que je hais la vie, même si c'est un rêve irréalisable.

*

Ki Hyung-do est né en 1960 à Yon-pyong, dans la région de Kyong-ki Do. Et il est mort à trois heures et demie du matin le sept mars 1989, dans une salle de cinéma nocturne, près de l'avenue Jong Ro 2. Kim Hun, un des proches de Ki Hyung-do, dit : « moi, je pense au cinéma nocturne où Ki Hyung-do est mort, à cet endroit déshumanisé dans la ville ténébreuse. L'endroit qu'il a choisi pour mourir me fait frissonner (a-t-il vraiment choisi la mort ? N'est-ce pas plutôt le destin qui l'a choisi ?). Je ne peux que frissonner davantage. » Et, pour soulager son âme morte, il lui conseille sur un ton triste, en reprenant une chanson de Won Hyo pour sa mère morte : « Va-t-en, ne te remets plus à vivre ni à mourir. N'accepte plus aucune vie, humaine ou animale. Deviens le vide après t'être décomposé. Où tu es parti..., là le soleil monte-t-il et la lune blanche s'élève-t-elle ? » Avec le son de la voix de Kim dans le coeur lorsque nous relisons les poèmes de Ki Hyung-do, nous pouvons comprendre qu'il est un poète qui n'a d'autre choix que de mourir à la fleur de l'âge. Mais moi, n'étant pas aussi fort que Kim, je reprends un poème d'Omar Khayyam, des *Rubayyt*, pour soulager l'âme de Ki Hyung-do :

Ce monde où nous allons et venons
n'a essentiellement ni commencement ni fin !
Qui pourrait répondre à cette question :
D'où venons-nous, où allons-nous ?